

La collection d’Ana D. à Lavitrine

UNE LECTURE SINGULIÈRE DE LA COLLECTION D’ANA D.

par Mélissa Epaminondi et Carole Fékété [19 juin 2021].

Cette journée sera l’occasion pour les deux artistes de res-tituer l’expérience d’une exposition montée en Corse et des échanges auxquels elle a donné lieu. Née de la rencontre entre la Casa Conti - Ange Leccia et La collection d’Ana D., Élévations/Mouvements était une carte blanche propo-sée par Corinne Domer à Mélissa Epaminondi architecte et artiste originaire d’Oletta en juillet 2020.



Vidéo de la marche en Corse, Mélissa Epaminondi, Élévations/Mouvements, avec Carole Fékété, Été 2020, 2’21”

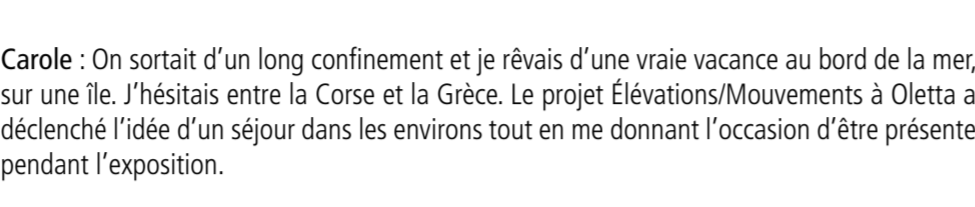
Rencontres avec la collection d’Ana D.

Mélissa : En 2017, c’est une amie, Emma Dusong, qui m’en a parlé, en me suggérant de présenter un film. J’ai présenté *Il grattacielo nuovo*, qui est donc entré dans la collection en 2014. J’ai aimé le fait que la collection soulève des interrogations sur les formes habitées de manière sensible et établit des liens entre celles-ci et nos sociétés, notre façon d’exister. J’ai aussi aimé l’idée que l’on pouvait se retirer à tout moment, quelque chose d’organique, un lien entre les artistes dépositaires et la collection qui marche tant que ça a du sens. J’ai aussi été très intéressée par le sujet de thèse de Corinne, *La ruine dans les films d’artistes, des années 1960 à nos jours*.

Carole : En 2014, en faisant des recherches sur Internet, quelque chose m’a tout de suite plu. J’ai présenté mon premier film, *Les Baraques-Plage*. J’ai été sensible à l’idée de collecter des regards d’artistes autour de la notion d’architecture. Mais aussi à l’alternative d’une collection indépendante d’un fond privé ou d’une institution. L’idée de créer une collection sans financement m’a paru audacieuse. Il me semble que le film, dans sa version immaté-rielle, tend à décourager la spéculation. Rares sont les collections privées dont il serait l’objet principal par exemple. Le nom de la collection, Ana D. m’a plu lui aussi. Il m’a paru à la fois dégagé de représentations, il ne fait pas image — ce qui est une gageure, tout en étant lié à l’idée d’une personne, d’une identité. C’est ouvert et poétique.

Ana D. organise des projections dans divers contextes. Quand nos films sont programmés, c’est l’occasion de les présenter, mais aussi simplement de découvrir la collection et de ren-contrer les artistes dans un esprit convivial et vivifiant. J’ai rencontré Mélissa dans le cadre de l’une de ces programmations, à l’école d’architecture de La Villette. Nous nous sommes revues peu après, alors que je préparais un séjour de travail en Arménie et nous avons parlé de La Conférence des oiseaux, de Farid al-Din Attar. D’où l’extrait de La Conférence que j’ai envoyé plus tard pendant le montage de l’exposition Élévations/Mouvements.

Le haut monde et le monde bas n’ont guère de réalité. En vérité, tout est reflet. Seule est réelle l’eau qui fut au matin de la Création. Elle donna vie à toute forme. Tout naît, de-meure et se défait comme l’image sur l’étang. Le fer, le feu, la pierre dure ? Un songe, un mirage, c’est tout. Sur les eaux sans cesse mouvantes, que peut-on fonder et bâtir ? 1



Extrait de la vidéo de la marche en Corse : Mélissa Epaminondi, *Élévations/Mouvements, avec Carole Fékété, Été 2020, 2’21”*

« Par rapport au mot d’Attar, il y a vraiment des liens qui se sont tissés au travers de mon voyage en Corse, et qui ont continué ensuite à travailler. Du coup, je me demandait pourquoi la Corse. C’est différent de la Grèce mais je cherchais ces îles où il y a une douceur de vivre liée au climat. Même si l’été est très chaud, la qualité de l’air, la clarté de l’eau, la lumière offrent une précieuse qualité de vie. En même temps, en arrivant, j’ai senti quelque chose de très fort, quelque chose qui gronde aussi, ça n’est pas que tranquille du tout, et la première semaine, les premiers quinze jours, je dormais peu, et l’une des raisons était liée à l’énergie des lieux à laquelle j’étais en train de m’adapter. Je me suis dit qu’il devait y avoir des cou-rants telluriques assez forts et que j’étais comme en train de m’ajuster à un niveau vibratoire. Je sens en Corse à la fois cette douceur et quelque chose de très sauvage, et ce qui est sau-vage ça peut être dur aussi. » C.F.

La programmation d’Élévations/Mouvements

Mélissa : Au moment où Corinne Domer m’a proposé de faire quelque chose avec La collec-tion d’Ana D., je sentais le besoin de formuler mes propres questionnements. Le projet de cette exposition m’a permis de relier mes préoccupations à celles d’autres artistes, comme une façon d’être dans le pas de celui qui marche devant soi lors d’une randonnée en mon-tagne. J’ai tout d’abord exploré la collection. Il y avait des vidéos que j’avais particulièrement envie de partager. Mais pour créer un ensemble cohérent, il s’agissait de trouver les films qui pourraient se répondre entre eux tout en trouvant un écho dans le contexte de la Casa Conti-Ange Leccia à Oletta.

À La Maison Conti, Élévations/Mouvements glissait ainsi du défilement lançant de la sky-line dominée par les Twin Towers dans le film d’Ange Leccia au spectre de poussière que l’on imagine émaner des draps secoués par un homme à la fenêtre d’un grand ensemble dans la vidéo d’Alix Delmas. Les jeux de miroirs agités par des élèves de l’ancienne école de Badr El Hammami répondent au lent travelling de Carole Fékété qui révèle une longue ligne de baraques closes face à la mer. Afin d’ouvrir les territoires, ce dialogue croise également le récit intime de Golnaz Payani et Mona Najafizadeh, où l’on apprend à vivre en Iran au milieu du souvenir des défunts, avec celui de Mali Arun partie en Chine à la recherche du monde de sa grand-mère sur les traces duquel s’érigent de nouvelles fondations.

Lors de la programmation à Lavitrine le 19 juin 2021, seuls les films de La collection d’Ana D. sont visibles à Lavitrine. Ceux d’Ange Leccia présentés à La maison Conti, n’en faisant pas partie, nous avons choisi de ne pas les inclure.

Carole : En relevant le mot “demeure” pour le film de Golnaz Payani et Mona Najafizadeh, je suis allée voir son origine. Du latin *demore*, “retard”, il désigne l’idée de s’arrêter à une étape. Ça m’a semblé intéressant dans le sens où, contrairement à certaines représentations, ici la maison — le lieu construit, n’est pas considéré comme une fin en soi, mais bien comme une halte, voire un retard. L’existence serait ici envisagée comme un cheminement, et donc un mouvement. Ce passage transitoire, d’un état à un autre, d’un point à un autre, qu’un séjour prolongé viendrait retarder — répond au passage d’Attar qui évoque lui aussi l’im-permanence, « Tout naît, demeure et se défait comme l’image sur l’étang », mais aussi bien sûr au titre de l’exposition *Élévations/Mouvements*.

Dans le prolongement de nos échanges, et parce que je préparais un séjour de travail en Grèce au printemps 2021, Mélissa m’a envoyé un lien vers le film de Filippos Koutsaftis, Filippos Koutsaftis, *La pierre triste (Mourning rock)*, Grèce, 2000, (en accès libre sur la toile).

Je vis sur la terre et sous les nuages

Dix années de réalisation, filmé en pellicule, le film témoigne de l’abandon du site du sanc-tuaire des Grandes Déesses, où se pratiquaient les rites d’initiation aux mystères d’Éleusis. D’importants vestiges ont été détruits et recouverts par l’urbanisme et l’industrie moderne, un véritable effacement. Un personnage énigmatique guide Koutsaftis pendant le tournage. Opiniâtre gardien des ruines, il sauve quelques débris épars ; on le voit passer, on ne sait pas d’où il vient, ni où il va, il est là. La phrase « Je vis sur la terre et sous les nuages », suivie dans le film par « comment on appelle ça ? », est de lui. On se demandait pourquoi cet homme, considéré comme fou, ou demeuré, par les habitants des lieux portait toujours une veste sur la tête, un abri déjà. Dans la tradition soufi, il est mentionné que les anciens penseurs, les sages, avaient pour habitude de se couvrir la tête d’un manteau. En s’isolant des autres et de leur environnement, ils restaient ainsi concentrés sur leurs propres perceptions. Grâce à cette continance de la vision, ils pouvaient atteindre une acuité susceptible de pénétrer pierres et montagnes.



Filippos Koutsaftis, La pierre triste.

Éleusis, l’épis de blé, la maison, la cité, la mémoire

L’une des rares représentations, qui nous est parvenue des rites d’initiation pratiqués sur le site sacré est un bas-relief qui représente Démeter remettant des épis de blé à Triptolème sous les yeux de Coré. L’orge et le blé, à l’origine du développement de l’agriculture, im-pliquent aussi une sédentarisation, le principe de l’habitat, puis celui de la cité. Alors qu’elle errait à la recherche de sa fille Perséphone, Démeter fut accueillie à Éleusis. À travers son enseignement, les mystères d’Éleusis sont reliés à la Terre, à la culture du sol, mais également à la fertilité et au prolongement de l’espèce humaine. L’origine du mythe païen nous montre comment l’agriculture, en sédentarisant, suscite le bâti, l’architecture et la culture au sens large. La pierre triste fait le constat d’une déshérence à l’égard de cette mémoire. Le temple ou la Voie sacré qui y mène retourment au gravas, nous laissant face à la débâcle.

Au verso, et en guise d’ouverture, l’image d’une figure géométrique apparue dans la nuit du 4 au 5 septembre 2020 dans un champ de culture du sud-ouest de l’Angleterre. Depuis une quarantaine d’années, d’étranges dessins apparaissent sur des terres cultivées, en Europe et dans le monde, avec une grande concentration dans le comté du Wiltshire, au sud-ouest de l’Angleterre. Si certains ont été réalisés par des humains, la majorité d’entre eux reste inexploquée. Manifestations troublantes qui viennent interroger notre relation à l’insondable et au mystère.



Grande stèle des mystères d’Éleusis, Déméter remet les grains à Triptolème sous les yeux de Coré. Musée national archéologique d’Athènes.

 1 - La Conférence des oiseaux est un conte soufi rédigé en persan par Farid al-Din Attar (1142-1220). Il raconte comment les oiseaux se mirent en quête du mythique Simorgh, afin de le prendre comme roi. Au terme d'une épopée mystique et existentielle, ils découvrent que le Simorgh n'est autre qu'eux-mêmes : « Le soleil de ma majesté est un miroir. Celui qui se voit dans ce miroir, y voit son âme et son corps ».

Bassae

Jean Daniel Pollet, 1964, film 35 mm, 9’, texte d’Alexandre Astruc

« Ce minéral dressé ou couché, à quel ordre appartient-il ? À quel désordre ? Cela n’a pas de nom précis, dans aucune langue. Pas d’histoire propre. C’est nulle part. Cela pourrait être n’importe quand. Même sous ce ciel dont tout juste une vague teinture d’encre violette essaie de nous convaincre qu’il est méditerranéen. Mais c’est en vain que je cherche, que je m’éloigne, que je m’approche, que je multiplie les points de vue pour essayer de dévoiler le visage du Dieu caché, au nom duquel s’est échafaudé un jour ce charnier. Et ne parlons pas de ruine. N’incriminons pas le temps, comme si ces pierres avaient été vaincues par les années. Ces arbres pétrifiés, comment ne pas voir qu’ils n’ont mimé la forme classique d’un temple que l’espace d’un bâillement ? Ceux qui l’ont construit ne lui ont donné cet aspect que par une sorte d’acquis de conscience, bien convaincus au fond eux-mêmes qu’à peine entassés les uns sur les autres, à peine plantés en allées rectilignes le long du cordeau, ces morceaux de matière informe arrachés à la matière iraient reprendre tout doucement, comme les mâts d’un grand vaisseau fantôme, leur lente dérivation à travers le règne miné-ral, qui pas un instant n’avait cessé d’être le leur. Tout retournera donc à la boue, à la cendre. Rien ne peut défier le temps. Comment oserait-on ? Le Dieu cruel et vain, dont il s’agit ce soir de se concilier les bonnes grâces, dans cette vallée aux arbres rabougris, en alignant systématiquement les troncs fossilisés par avance, n’a que faire de demeures et d’offrandes. Il n’a besoin de rien. Ni de prières ni de culte. À peine d’hécatombes. Encore n’est-il pas sûr que les plaintes des victimes consentantes, et leur sang fumant sur l’autel, les lourdes vapeurs qui s’appesantissent sur ces collines, en emportent bien vers lui les parfums et les cris. C’est le vieux Dieu Temps. Avec sa barbe de fleuves ; le Dieu du temps, où il n’y avait pas encore les hommes. Pas même encore le temps. C’est pour lui qu’on a construit ce chaos, cette dévastation, ce tout à la ferraille. Il y est à son aise, il s’y sent bien. Hirsute, barbouillé de vase, il s’y est endormi à la création du monde, d’un lourd sommeil sans rêves, dans l’écume du rien, du pas encore, du à jamais qui est son limon. Ne le réveille pas, il s’est assoupi, il dormira ainsi jusqu’à la fin du monde. Il a pris possession de ce désert de pierres, et quand il le contemple à travers son sommeil, il a un grognement satisfait, parce que plus rien autour de lui dans ce cimetière minéral ne lui rappelle la possibilité même d’un accident en faveur de la vie humaine. Nous sommes encore au premier jour, avant que tout ait commencé, dans ce jardin d’horreur que j’ai pourtant baptisé temple, moi, une fois, et pour toujours, parce que je suis le verbe, même si, jusqu’à la marque de la main de l’homme s’est effacée sur la pierre, à jamais. »

FEUILLE DE SALLE DE L’EXPOSITION ÉLÉVATIONS/MOUVEMENTS, OLETTA, 2020

Née de la rencontre entre la Casa Conti - Ange Leccia et La collection d’Ana D., Élévations/Mou-vements est une carte blanche proposée par Corinne Domer à Mélissa Epaminondi architecte et artiste originaire d’Oletta. La collection d’Ana D. réunit un ensemble de vidéos qui offrent une place privilé-giée à l’architecture et à l’urbain ainsi qu’à la problématique de l’homme face à son environnement. Plutôt qu’une critique frontale de nos formes “d’habiter”, l’exposition propose un cheminement ponctué d’images d’architectures qui relèvent d’une présence fantomatique. Invisible et insaisissable, le fantôme est cette fugitive apparition, tendue entre présence et absence, ici une “élévation”, cette représentation graphique du plan de façade des édifices employée dans le jargon des architectes.

Alix Delmas, DUST, 2015, 5’30”

Au 8ème étage d’un grand ensemble résidentiel, une silhouette anonyme dépoursière de façon obsessionnelle son logement. Fenêtre grande ouverte, été comme hiver, tel Sisyphé, il poursuit mé-ticuleusement et inlassablement sa tâche sans fin. Afin de capturer cette odyssée intérieure, durant plusieurs mois, Alix Delmas a choisi de positionner sa caméra à distance, sans interaction avec le sujet.

Badr El Hammami, Mémoire #2, 2012, en boucle

En revenant au Maroc sur les lieux où il effectua sa scolarité enfant, Badr El Hammami imagine une variante de la photographie de classe. Suivant le chemin possible de la mémoire qui remet en mouvement des images figées, l’illusion photographique de Mémoire # 2 s’anime lentement. Mais à l’instant où nous voyons revivre cette fantasmagorie du passé, nous sommes éblouis par les reflets du soleil sur les miroirs. Apparition et disparition se mêlent dans ce moment en suspension.

Carole Fékété, Les baraques-plage (Sangatte 2013), 2013, 13’29”

En un long travelling sur une plage de Sangatte, Carole Fékété filme des baraques alignées sur plu-sieurs centaines de mètres. La lenteur obstinée de la caméra semble chercher quelque chose dans le paysage fantomatique d’une côte qui s’est appelée Mur de l’Atlantique. Avec une attention portée à la mémoire et ses fluctuations, le film progresse autour d’un dialogue entre l’élaboration du souvenir et la forme de l’enregistrement.

Golnaz Payani et Mona Najafizadeh, Le jardin baigné de grappes, 2013, 22’45”

« Si la maison est un endroit qui isole notre intimité en nous offrant un moindre confort, je m’inté-resse aux situations dans lesquelles c’est l’homme qui finit par prendre la forme du lieu où il réside, changeant son mode de vie pour réaliser le vœu de l’habitation. » Dans un cimetière de Téhéran en Iran, Golnaz Payani et Mona Najafizadeh nous invitent à la vie, au travers d’une cohabitation étroite avec ce lieu dédié à la mort.

Mali Arun, Déplacés, 2011, 20’

« Je suis allée en Chine avec mes cheveux rouges à la recherche de ma grand-mère. Je n’ai rien vu qui ressemblait à ce que je connaissais. » Au cœur des chantiers et des friches, du centre ville aux banlieues lointaines, le film évoque sur le mode de la déambulation les mutations féroces d’une ville chinoise, où les vieux quartiers sont éventrés avant de disparaître pour laisser place aux tours qui s’élèvent sans fin.

